

Ma progression était saccadée mais je n'en avançais pas moins vaillamment par ces rues que je connaissais par cœur. Poussée par la force de l'habitude, je bifurquais soudainement sur la droite sans même y penser, fis quelques pas, puis, mécaniquement, tournai sur la gauche au dernier moment. Devant mes yeux blasés de promeneuse, les façades des bâtiments défilaient sans discontinuer, semblables les unes aux autres. Grises. Sales. Terriblement ternes.

La plupart du temps, elles étaient bien trop banales pour éveiller le moindre intérêt en moi et si certaines, avec leurs volutes et leurs ornements, auraient pu attirer mon œil, j'avais depuis longtemps pris le parti de les ignorer. Il n'y avait rien à faire, rien à ajouter : les vitrines des magasins, les portes cochères et toutes ces persiennes qui, là-haut, gardaient secrète la vie se déroulant derrière leurs fenêtres ne m'intéressaient plus depuis bien longtemps.

Peu importaient leur passé, leurs histoires présentes et les gens qui y vivaient. Peu importaient les beautés de l'architecture locale et les atouts d'un quartier unanimement apprécié par les habitants comme par les touristes de passage. Je ne savais plus en savourer les beautés. J'avais même oublié ce que c'était que de s'en émerveiller. Quant au reste, la laideur ordinaire, les passages piétons à moitié effacés, les parcmètres tagués, les feux tricolores crasseux, les poubelles débordantes : je les maudissais tout simplement. Furieusement. Avec excès. Tout en ne pouvant paradoxalement pas m'en passer. Car il fallait bien le reconnaître : j'y revenais inlassablement. Non pas avec l'espoir fou de les apprivoiser à nouveau, non, mais pour me repaître toujours un peu plus longuement du spectacle hideux qu'ils représentaient à mes yeux.

Inutile de se leurrer sur le sujet. Sous mon regard désormais impitoyable, chaque petit défaut se changeait en détail immonde et je prenais plaisir à me complaire dans le dégoût que tout cela m'inspirait. Depuis longtemps, je n'avais pas besoin de bien voir pour

savoir. Pas besoin de m'arrêter pour imaginer. Du coin de l'œil, en passant, je devinais très bien les papiers collants, les tickets de métro usagés, les canettes de bière à moitié terminées, les flaques de liquides non identifiés mais dont il valait mieux éviter d'analyser l'origine...

Je voyais tout sans rien voir et ce que je ne voyais pas, je l'imaginai, et c'était pire encore. La rue, dans toute sa triste réalité, me semblait alors être un véritable enfer sur terre, un lieu à fuir absolument. Jamais l'espace public, piétiné, martyrisé par ceux qui le traversaient, ne m'avait paru aussi hostile. Et pourtant...

Ces rues restaient *mes* rues. Cette ville, *ma* ville. La toile de fond de ma vie. Le décor que je partageais avec tous ceux et celles qui la parcouraient chaque jour en tous sens. J'étais comme eux. Ils étaient comme moi.

À une différence près. Une différence majeure.

Ces quartiers, ces avenues... *eux* les arpentaient pour de vrai, leurs pas martelant le pavé, tandis que je me contentais de les effleurer du bout du curseur.

En quelques clics, je fus soudain de retour au bout de ma rue et revins finalement jusqu'à mon adresse. Mon point de repère. Mon repaire. Ma douce prison rue Paradis.

Bloquée devant ma porte, je fis enfin une pause et mon doigt se figea un instant sur ma souris. Fidèle à lui-même en vrai comme en pixels, mon immeuble se dressait désormais de toute sa majesté sur mon écran d'ordinateur. Vu ainsi, il était totalement insignifiant car en tout point similaire à ceux qui pullulaient dans le centre-ville. Un simple badaud et même le touriste le plus enthousiaste passeraient sans nul doute à côté de lui sans le remarquer.

Il n'en était pas moins particulier à mes yeux. J'y vivais depuis trois ans. Ou plutôt, pour être plus précise, trente-quatre mois et trois semaines. Mille cinquante-cinq jours étaient passés depuis que j'avais collé une petite étiquette avec mon nom sur ma boîte aux lettres. Et un peu plus depuis que ma mère, inspirée par on ne savait quel dieu généreux, avait décidé de financer cet achat immobilier.

Le deal avait été clair : si je n'avais pas les moyens d'accéder à la propriété, ma mère se chargeait de m'offrir ce statut tant convoité par les personnes de mon âge, du moins... en apparence, seulement. Car elle resterait malgré tout la maîtresse des lieux. Je me

contenterais de les habiter. Certains, outrés d'être ainsi entretenus – et contrôlés – par l'autorité maternelle auraient refusé un tel accord. Pour ma part, j'avais donné un grand coup de balai sur ma fierté et mon amour-propre et décidé d'accepter la proposition sans rien négocier. Après tout, l'opportunité de quitter un trente-cinq mètres carrés miteux pour un appartement digne de ce nom me semblait trop belle pour être déclinée.

Ce constat ayant été rapidement fait, je n'avais donc lutté – avec une certaine mollesse, il fallait bien l'avouer – que pour la forme.

— Non mais maman, tu te rends compte ?! avais-je lancé avec toute la bonne volonté dont j'étais capable. Tu m'infantilises avec cette proposition ! Quand même ! J'ai trente ans ! Je suis vieille ! Je peux quand même me débrouiller toute seule !

Secouant son carré impeccable avec élégance, elle avait répliqué avec une nonchalance presque aussi vexante que les propos qui avaient suivi :

— Vous, les trentenaires, vous êtes impossibles ! Vous passez votre temps à dire que vous êtes vieux et pourtant, vous agissez comme des enfants. Est-ce que tu t'en rends compte au moins ?

— De quoi ?

— De la bêtise de tes mots ? Réfléchis un peu !

— Je te répète que je peux me débrouiller seule.

— Je n'en doute pas. Mais je ne te parle pas de la vie quotidienne. Je te parle d'avenir, de projets, d'investissement...

— Je peux investir seule. Si je veux acheter un appartement, eh bien... je l'achète demain ! Rien ni personne ne m'en empêchera ! avais-je assuré avec emphase tout en me demandant si je n'en faisais pas un peu trop.

— Ah oui ? Vraiment ? Et je peux savoir avec quel argent tu pourrais faire un tel achat ? Quelle banque te fera confiance ? Avec la vie de saltimbanque que tu mènes, tu ne risques pas de...

— Je suis traductrice, maman. Ce n'est pas tout à fait un métier de saltimbanque.

Calant derrière son oreille une mèche de cheveux, elle m'avait souri d'un sourire sans joie puis avait décrété :

— D'accord. Reprenons les choses à leur base, s'il te plaît. Tu sais à quel point je suis fière de toi. Tu mènes ta vie comme bon te semble, tu trouves tes propres clients, tu excelles en anglais et

en espagnol, en plus d'avoir un niveau en français digne d'un élève des années 1950. Rien à voir avec le niveau déplorable des gamins d'aujourd'hui ou même de ta génération. Mais...

J'avais retenu ma respiration. Ma mère pouvait bien dire ce qu'elle voulait, ce qui venait après un « mais » invalidait tout compliment introductif à mes yeux.

— Tu ne sais pas de quoi demain sera fait ni si tu auras de quoi payer tes factures le mois prochain. Moi, j'appelle ça une vie de saltimbanque. Je me trompe ?

Je ne pouvais la contredire.

— Soit ! D'accord ! Je mentirais si je t'affirmais le contraire. Cependant, une chose est sûre et certaine : j'ai *toujours* payé mes factures. Tu entends ? Toujours ! Je suis une femme indépendante, libre, et je ne suis pas certaine d'être vraiment d'accord avec l'idée de devenir propriétaire sans vraiment l'être. Tu présentes les choses ainsi mais en réalité, je ne serais que ta locataire. Et encore !

Loin d'être touchée par mon sursaut d'ego, ma mère avait balayé mes vains miaulements d'un revers de la main :

— Arrête de tout compliquer, Suzie ! Qui se soucie de savoir à quel nom est l'appartement et à qui il appartient, au fond ? D'ailleurs, ton nom, c'est aussi le mien ! Et quand je serai morte, eh bien, cet appartement te reviendra. Tu es mon unique héritière ! Sois juste un peu patiente !

Puis elle avait ricané avec cet air froid que je détestais tant et avait ajouté, non sans s'être assurée qu'elle avait bien toute mon attention – en claquant des doigts devant mon visage comme elle l'aurait fait avec un chiot récalcitrant :

— Mais écoute-moi bien ! Si tu veux profiter de cet appartement, une seule obligation : c'est toi qui le cherches ! Je n'ai ni le temps, ni l'envie et encore moins la possibilité de le faire moi-même.

Il avait fallu se rendre à l'évidence : malgré mes beaux principes, ma situation actuelle, peu enviable, et mon mental, un brin fatigué, me poussaient bel et bien à choisir la solution de facilité et à m'engouffrer dans la voie la plus dégagée. Forte de ce constat, j'avais foncé. Pourquoi ne l'aurais-je pas fait ?

Puisque j'étais soudain miraculeusement dotée d'un solide budget, je m'étais imaginé que la quête de l'appartement idéal serait facile. J'allais en visiter quelques-uns, escortée par un agent immobilier en escarpins, et trouverais mon bonheur en moins de temps qu'il n'en fallait pour dire « taux d'intérêt ».

*Naïve* était sans nul doute mon second prénom car rien ne se déroula comme je l'avais escompté. Au cours des semaines suivantes, j'allais cumuler les mauvaises surprises, m'engager dans pas mal d'impasses hostiles et arpenter la ville en tous sens, torturée par des questions existentielles qui avaient déjà traversé l'esprit de tout acheteur potentiel.

Dès le départ, pourtant, je m'étais jetée à corps perdu dans les recherches, plongeant tête baissée dans les méandres de l'univers immobilier. J'appris vite et de novice sans cervelle, je devins rapidement une professionnelle des petites annonces. Avec le temps, j'y pris presque goût, me plaisant à traquer chaque matin la moindre nouveauté sur le marché local, décryptant les descriptifs d'un œil expert et passant la plupart de mes heures libres à visiter des biens qui, loin d'être aussi séduisants que sur photos, me laissaient souvent plus sceptique que rêveuse.

J'en vins rapidement à la triste conclusion qu'il en allait des appartements comme des hommes : il y avait toujours quelque chose qui n'allait pas. Trop vétuste, trop bas de plafond, trop neuf, pas assez authentique, vraiment *trop* authentique, trop petit, trop beau en apparence mais en réalité mal foutu, trop loin du centre...

Mais on ne se refait pas : malgré mes déboires, je continuais à y croire.

J'avais beau m'être trompée plus souvent qu'à mon tour et avoir fait preuve d'une innocence souvent confondante, je n'en continuais pas moins à rêver d'un appartement de magazine, d'un lieu exceptionnel, lumineux, tendance, mais pas trop, au calme, mais près de tout, en somme : d'un lieu où je n'aurais qu'à poser mes

affaires et à attendre que la vie me fasse tous les cadeaux qu'elle devait me faire.

Il faut croire que la vie sourit parfois aux enthousiastes car, un beau matin, sans crier gare, comme le font toutes les bonnes nouvelles – et bien souvent les mauvaises, aussi –, ce fut *la* rencontre. L'appartement idéal. Celui qui répondait à mes critères majeurs tout en étant aussi différent que possible de ce que j'avais cru vouloir, au fond.

Des années plus tard, je ne savais plus vraiment comment les choses avaient débuté. Qu'est-ce qui m'avait réellement séduite en premier ? Le nom évocateur de la rue ? L'emplacement ? La douce lumière du printemps qui venait s'écraser sur les carreaux ? L'atmosphère, tout simplement ? À moins que ce soit cette superficie étonnante pour une fille qui vivait dans un placard depuis des mois ?

Par la suite, j'avais souvent repensé à ces premiers moments, à ce premier contact, sans jamais réussir à mettre des mots clairs et nets sur le sujet. Expliquer pourquoi j'avais craqué m'avait finalement semblé aussi bête et aussi vain qu'expliquer pourquoi j'aimais la couleur rouge, le chocolat noir ou sniffer l'odeur délicieuse des feutres indélébiles. J'aimais tout ça, ça n'avait ni de sens, ni d'intérêt, mais c'était ainsi, pas autrement.

En l'occurrence, même si j'avais repoussé cette vérité aussi loin que mon esprit rationnel me le demandait, j'avais bien dû reconnaître que l'immeuble, en tant que tel, avait joué un grand rôle dans ma volonté d'acheter entre ces murs. Oui, j'y avais littéralement senti quelque chose. Je devais vivre ici. Ce lieu, je l'avais aimé au premier regard sans même savoir que cela était possible. Il m'avait suffi de poser un pied dans le couloir pour être traversée, de part en part, par un sentiment de plénitude incroyable.

Coup de foudre. Cœur qui bat la chamade. Touchée en plein cœur !

Sur l'instant, je n'avais plus su où poser les yeux. Envahie par l'émotion, je m'étais même pendue au bras de l'agent immobilier qui avait pris mon léger malaise pour une simple maladie de fille qui ne regarde pas où elle met les pieds. Naïf personnage ! Il n'avait rien vu, rien compris, et semblait bien

loin de se douter que j'avais tout simplement été percutée de plein fouet par les lieux.

J'étais tombée amoureuse de la lourde porte en bois, des deux premières petites marches usées en leur centre par des décennies de pieds pressés. Du bleu-gris des murs. Du bois laqué des boîtes aux lettres et surtout de la magnifique mosaïque qui s'étalait sur le sol du hall d'entrée avec, en son centre, une date inscrite en petits carreaux bleutés.

1856.

J'avais posé mes pieds en plein dessus, comme pour me laisser envahir par le poids du temps et les images des décennies passées. À la pensée de toutes les personnes dont les pas avaient piétiné ces petits carreaux colorés tout comme je le faisais à présent, j'avais été prise d'un vertige comme à chaque fois que je prenais pleinement conscience du temps qui passait et du caractère éphémère de chaque existence.

L'appartement ?

Sa visite n'avait finalement été qu'une formalité, un passage obligé car ma décision, déjà prise, semblait irrévocable. J'allais l'acheter – enfin, ma mère allait l'acheter. Les cent mètres carrés au cœur de la ville, les cheminées, le parquet, les moulures, la belle cuisine ouverte sur un salon immense et les trois chambres n'avaient été qu'un petit plus agréable. Autant de trucs sympas que je saurais apprécier au quotidien, ainsi que je l'avais assuré au petit brun arrogant et aux cheveux gominés qui, certain de sa prise, fanfaronnait déjà en pensant à la superbe commission qu'il allait empocher.

Ma mère, que j'avais appelée à peine le pas de la porte passé, n'avait pas été difficile à convaincre. C'était certainement là l'une de ses plus belles qualités : malgré nos différences et nos prises de bec, elle avait confiance en mon jugement. Si je validais, elle validait et les choses n'étaient guère plus compliquées que cela.

À l'issue de cette journée réussie et ô combien mémorable, j'avais eu l'étrange sensation du devoir accompli. Je n'avais pas trouvé cet appartement par mes propres moyens – merci l'agence immobilière –, pas plus que je n'avais sorti mon propre chéquier – merci

maman –, mais j'avais malgré tout été au cœur de l'action, convaincue d'avoir fait quelque chose de bien.

Après un tel bonheur, une telle satisfaction et un tel empressement à m'installer sur place, qui aurait cru que, quelques mois plus tard, mon petit nid douillet tant attendu rue Paradis ferait plus figure d'enfer que d'Éden retrouvé ?

Fin des réminiscences heureuses. Retour à mon triste présent entre mes murs blancs. Fini de traîner sur Google Streets.

Avec un soupir, je pris une impulsion contre le sol et envoyai mon fauteuil rouler loin de l'écran d'ordinateur. Bientôt treize heures. Il était plus que temps de me décoller de mon cher bureau et de reprendre un peu pied dans la réalité avant mon rendez-vous virtuel hebdomadaire avec ma mère.

Comme à chaque fois, j'allais prendre un soin particulier à me préparer, du moins pour ce qui était de la partie supérieure de mon corps. Me coiffer, me donner bonne mine, avoir l'air à peu près fraîche et humaine ne serait pas de trop pour éviter d'envenimer les choses et de compliquer davantage notre relation souvent houleuse. J'étais lasse et, à la fois, fataliste, sachant que ces précautions, certes agaçantes, n'étaient finalement rien en comparaison des complications qui pourraient s'abattre sur moi si je me laissais aller à plus de négligence. Du moins était-ce ce que je m'étais toujours imaginé et jamais, au grand jamais, je n'aurais pris le risque d'en faire l'expérience.

Un teint un peu trop blafard ? Un peu moins de chair sur les os ? Une mine un peu triste ? Si toutes les mères redoutaient de voir ces signes apparaître chez leurs filles, la mienne n'attendait en réalité que cela. Je l'entendais encore rugir, sa voix légèrement déformée par une connexion internet parfois vacillante : « Dès que ta santé sera en jeu, ma petite, j'interviendrai. Je me fous que tu sois majeure depuis un bail ! Au moment même où je verrai le moindre signe de dégradation, tu reviendras une gamine de cinq ans à mes yeux et j'agirai en conséquence ! »

C'était son ultimatum et le moins que l'on puisse dire, c'est qu'il n'était pas tombé dans l'oreille d'une sourde. Depuis, j'étais toujours sur mes gardes. D'autant que, *via* webcam, j'étais encore plus pâlotte que dans la vraie vie.

Résolue à me montrer sous le meilleur jour possible, je me levai, passai la porte de ma chambre pour atterrir dans mon salon-salle à manger-cuisine dont les trois grandes fenêtres donnaient directement sur l'une des plus belles et des plus grandes places de la ville. Une vue dégagée et agréable à laquelle nul n'avait jamais pu résister mais qui ne m'apportait plus aucun plaisir, à présent. Depuis quelque temps, j'évitais même d'y jeter un coup d'œil en passant et tournais résolument le regard vers le mur opposé.

D'un bond, je fus dans la salle de bains. Lavage de dents, nettoyage de visage, du fond de teint pour avoir une peau parfaite mais un peu de blush pour apporter la couleur qui avait depuis longtemps déserté mon visage, du crayon autour des yeux pour avoir un regard plus présent, un coup de brosse dans ma crinière d'un blond si pâle qu'il en paraissait parfois blanc – une couleur si étrange que nul ne voulait jamais me croire quand j'affirmais qu'elle était naturelle. Boucles d'oreilles ? J'avais la flemme d'en chercher deux identiques dans ma boîte à bijoux. Du parfum ? Plutôt inutile dans le cas présent. Autant l'économiser.

Un dernier regard dans le seul miroir qui n'avait pas été retiré me renvoya l'image d'une fille absolument normale – si tant est que « normale » soit un compliment – et j'en fus étrangement rassérénée. Dans les films, les folles avaient toujours l'air de véritables dégénérées. Oui, décidément, il y avait une panoplie de la folle comme il existait des costumes de pompier ou de princesse... Mais je cassais les codes. J'étais la preuve concrète que l'habit ne pas fait pas toujours le moine : on pouvait être complètement dingue et se fondre dans la foule sans problème.

Je revins dans ma chambre d'un pas pressé et commençai à fureter parmi les vêtements que je réservais à ce genre de situation. Mon pull préféré arborant une tache de dentifrice séché sur le devant, j'abandonnai finalement mon débardeur imprimé licorne pour me couler dans une chemise d'un gris clair. Bien triste, bien classique. Et évidemment, très froissée. Après avoir passé de longues secondes à essayer d'en lisser les plis les plus apparents – qui me donnaient clairement l'air d'être passée sous les roues d'un bus scolaire rempli d'enfants –, je décidai que c'était juste assez bien pour l'occasion.

Contente de moi et de ma belle efficacité, je me postai vaillamment face à mon ordinateur. Un coup d'œil à mon téléphone m'apprit qu'il était midi cinquante-huit et que, selon toute vraisemblance, j'étais même en avance. De deux minutes, exactement. J'avais donc cent vingt secondes pour faire un exercice de respiration censé me permettre de retrouver mon calme intérieur avant que la bourrasque maternelle ne vienne me jeter une fois de plus à terre.

Je gonflais à peine les poumons quand une icône indiquant l'appel de ma mère se mit à clignoter sur mon écran.

C'était donc mort pour mon plein d'oxygène. À présent, il allait falloir tenir bon pendant plusieurs dizaines de minutes avant de retrouver mon état normal. Peut-être même une heure, si ma mère était d'humeur loquace, ce qui lui arrivait parfois. Surtout quand elle avait eu la joie de torturer quelques subalternes.

Lasse avant même d'avoir entendu croasser la voix maternelle, j'attrapai mon casque et cliquai sur OK.